

Le poète inconnu

Judith Cowan

Volume 39, Number 6 (234), December 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31777ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cowan, J. (1997). Le poète inconnu. *Liberté*, 39(6), 52–67.

JUDITH COWAN

LE POÈTE INCONNU

L'après-midi était avancé quand Jean-Charles s'éveilla d'un rêve tropical, plein de feuilles charnues et de cris d'oiseaux étranges. Il débarqua du lit d'un seul coup, alla regarder par la fenêtre du salon et constata qu'il n'avait pas vu passer la journée. Il faisait presque nuit. D'après les reflets sur le trottoir et les fils électriques, un froid humide sortait des ténèbres et se condensait sur tout. C'était ce qu'on appelle une tempête de pluie verglaçante, ce glaçage universel, mais il n'y avait aucune trace de tempête. L'obscurité du ciel plongeait vers la terre, tandis que la température grimpait vers le point de congélation. De l'eau glaciale sourdait insidieusement de la noirceur, collant et durcissant, comme un élément étranger qui recouvrait inexorablement tout.

Il avait très faim, mais il n'y avait rien dans la cuisine. Il alluma la lumière juste le temps de ramasser un bout de papier qui traînait au milieu du désordre. Ce n'était donc pas un rêve, c'était vrai, la preuve, il était toujours là, le message manuscrit anonyme qu'il avait reçu pour la Saint-Valentin.

*Bien que tu fasses si peu cas de moi,
À jamais fidèlement puissé-je...*

Il le fourra dans sa poche sans continuer à lire. Puis il enfila ses bottes et son parka, descendit l'escalier et fut

dehors. Le trottoir était couvert de glace, mais Jean-Charles éprouva un soulagement, une sorte de libération à sentir des gouttes de pluie après tant de semaines de froid arctique. Des semaines de solitude à dormir sans voir passer les jours. Il réussit à avancer en plantant les talons dans la neige durcie et descendit lentement la rue des Volontaires en direction du centre-ville.

Cette rue portait le nom des citoyens accourus pour défendre la ville contre les Américains en 1776. Ils avaient réussi à chasser les envahisseurs avec tout ce qui leur était tombé sous la main: mousquets, couteaux de cuisine, chaudrons et marmites en fonte, qu'ils avaient lancés par les fenêtres. Il y avait plus de deux cents ans. Les Américains étaient plus habiles maintenant. Ils achetaient les usines, puis les fermaient. Jean-Charles n'avait plus de travail. Il se demanda l'heure qu'il était. Parfois, au Pub-en-ville, on servait gratuitement des petites saucisses chaudes à l'heure de l'apéro.

Traversant la rue Royale, il regarda s'il venait des voitures. Il n'en vit qu'une qui s'éloignait et amorçait au ralenti la descente au-delà du café Morgane et de la Banque de Nouvelle-Écosse. La pluie verglaçante recouvrait tout, et pourtant, pour une raison inconnue, les bancs de neige entre la salle de concert et l'hôtel de ville avaient été dégagés pour ménager un passage vers le Centre culturel. La veille, il devait y avoir quatre pieds de neige. Il décida de prendre ce raccourci. La carte de la Saint-Valentin, avec son message hypocrite, l'asticotait:

*Endosserais-je mes plus beaux atours,
Peut-être...*

C'est alors que Jean-Charles se trouva face à une petite procession qui se faufilait à travers le crachin opaque: par petits groupes, des silhouettes sombres avançaient avec précaution au sortir du Centre culturel en se tenant le

bras le long du passage entre les bancs de neige à la croûte glacée. Ouvrant la marche, une courte silhouette bien campée dans un pardessus élégant. Le maire. Tous s'arrêtèrent, agglutinés, bloquant le chemin récemment dégagé, si bien que Jean-Charles aurait dû jouer des coudes pour arriver à la taverne. De quoi s'agissait-il? On aurait dit une espèce de cérémonie à laquelle assistaient surtout des femmes.

Le maire, qui était aussi trapu que Jean-Charles et avait le pied aussi sûr que lui, s'était arrêté et attendait près du socle en béton d'une structure métallique tubulaire que Jean-Charles n'avait encore jamais vue. Y avait-il longtemps que ce machin était là? Des lumières aveuglantes surgirent et il distingua des caméras de télévision. Le petit maire dans son pardessus bien coupé pivota dans leur faisceau, tel un être héliotropique, souriant et plissant les yeux, tandis que Jean-Charles restait derrière la foule pour entendre son discours.

Le maire informa le groupe que la structure tubulaire de cubes vides était une œuvre d'art. C'était une sculpture, et un mémorial aux poètes. Inspiré des traditionnels monuments au soldat inconnu, il était destiné, précisa-t-il, à commémorer tous ceux qui avaient écrit en pure perte.

Jean-Charles eut l'impression que quelque chose clochait. Pourquoi le soldat inconnu l'était-il? Parce qu'il avait commis des crimes, tué ses semblables? Non, ce n'était pas cela. Il était censé représenter tous ceux qui étaient morts, également inconnus, piétinés dans la boue des champs de bataille, sans avoir été remarqués pour leur sacrifice commun; tous avaient connu une fin tragique. Mais le poète inconnu, lui, était à coup sûr en concurrence avec d'autres poètes – et ils voulaient TOUS être connus. C'était là leur unique bataille. Un poète laissait ses écrits pour être remarqué. N'était-ce pas le but de son écriture, l'enjeu final étant l'immortalité de son nom? N'était-ce pas là ce qui, en réalité, faisait de lui un

poète? Jean-Charles, immobile dans l'obscurité, grelottait en essayant de démêler tout cela.

Il y eut un mouvement, à l'autre bout de la foule: on faisait circuler quelque chose vers l'avant. Il vint à l'esprit de Jean-Charles que les poètes inconnus devaient l'être parce qu'ils n'étaient pas fameux. Mais voilà que le maire parlait à présent d'une gerbe de fleurs pour la Saint-Valentin. Ces gens étaient venus le voir déposer une gerbe au pied de cette monstruosité de métal parce que c'était le jour de la Saint-Valentin.

*Bien que tu fasses si peu cas de moi...
Peut-être récolterai-je, en ultime retour...*

Des poèmes anonymes pour un amour anonyme. À quoi bon l'amour anonyme? Et d'ailleurs où étaient les poèmes?

Jean-Charles se rendit compte qu'il fixait la barrette et le chignon blond d'une femme rondelette en pelisse doublée de fourrure qui était juste devant lui. Il avait si faim qu'il percevait très clairement son odeur, sa chevelure, son parfum, sa fourrure lustrée, chaude et humide, ses vêtements parfumés, chauds et humides, comme sa chair en dessous. Des gouttes de pluie glaciale s'infiltraient dans son col. Quand il recula pour s'éloigner de cette femme, il mit le pied sur le bord d'un banc de neige, si bien que la bouillasse emplit sa botte. La femme se retourna et lui adressa un regard indifférent. Pendant ce temps, les fervents de la poésie poussaient vers l'avant pour bien voir l'acte de déposition de la gerbe. Lui, passant derrière, s'éclipsa et descendit les marches pour se retrouver rue des Forges.

Frissonnant, il continua son chemin vers la taverne, avec plus de précautions qu'avant, dérapant sous la pluie noire qui lui brouillait les yeux. Pourtant, pour la première fois ce jour-là, il se sentait vaguement heureux.

Après tout, quelqu'un lui avait envoyé une carte de la Saint-Valentin. Il n'avait pas besoin d'aller faire le pied de grue à des événements culturels stupides pour avoir des contacts humains. Ce qu'il lui fallait absolument, c'était une bonne bière et quelque chose à se mettre sous la dent. Quand il arriva au coin de la rue Notre-Dame, il trouva le Pub-en-ville fermé pour rénovations. Il jeta un coup d'œil par la porte vitrée sombre et mouillée. Aucune espèce de nourriture là-dedans, il n'y avait que des échelles au milieu de la poussière et de l'obscurité. Il s'engonça un peu plus dans son parka et s'en alla. Le bas de la rue des Forges se perdait dans la noirceur ; c'était le ciel d'hiver qui se reflétait sur les eaux du Saint-Laurent. Près du port, il y avait des lumières au club Saint-Paul. Il pourrait peut-être se payer une bière ou deux là-bas.

Le trottoir de la rue des Forges était si glissant qu'il marcha au milieu de la chaussée où on avait épandu un peu de sable pour les voitures. Mais, à présent, presque tout était recouvert de glace. Il faillit se casser la figure. Gesticulant pour retrouver son équilibre, il perçut derrière lui un bruissement à peine audible. Avant qu'il ait pu se retourner complètement, une masse grise lui fonçait dessus.

Une petite voiture. Jean-Charles fit un bond, mais glissa. Personne n'aurait pu dire s'il avait heurté la voiture ou si la voiture l'avait heurté. C'était probablement lui qui, en dérapant, avait percuté la petite Renault rouillée, mais, à vrai dire, le véhicule avait perdu le contrôle. Il s'agrippa à une poignée de portière et au pare-brise, si bien que son poids fit complètement pivoter l'auto. Ils descendirent la pente ainsi enlacés, Jean-Charles se traînant sur un genou, empêtré dans ses grosses bottes et son parka, jusqu'à l'arrêt complet sur une voie ferrée au bord du quai. De la voiture sortaient des cris brefs et perçants, comme ceux des oiseaux dans son rêve. Quand l'auto s'arrêta, les cris cessèrent. Il restait encore quelques mètres

avant le bord, avant les eaux mortelles du Saint-Laurent. Pendant l'instant de silence qui suivit, Jean-Charles distingua avec une netteté cristalline le tintement des glaces flottantes qui défilaient en se bousculant sur le fleuve.

La femme dans la voiture semblait en état de choc. Elle était assise, figée, cramponnée au volant et le dévisageait d'un air ahuri. Il la dévisagea à son tour et cessa d'entendre le bruit du fleuve. Il s'aperçut que c'était la blonde derrière laquelle il s'était trouvé à la cérémonie du poète inconnu.

*Peut-être récolterai-je, en ultime retour,
Un regard de toi, dénué de mépris...*

Il palpa son genou et se releva péniblement. Rien de cassé. La main toujours sur la poignée, il ouvrit la portière, ne sachant trop quoi dire. La femme eut un léger mouvement de recul.

— Vous n'êtes pas blessée? lui demanda-t-il finalement.

Il y eut un silence. Ses lèvres bougèrent, mais aucun son ne sortit. Puis elle retrouva la voix.

— Non, non... mais monsieur, vous-même, vous...

Après tout, c'était sa voiture qui l'avait frappé, plus ou moins. Elle essaya de lui expliquer que les freins avaient lâché. Jean-Charles faillit s'esclaffer. Les freins?

— Votre auto glissait, madame, la route est couverte de glace. Non, je ne suis pas blessé, du moins, je ne crois pas.

Elle se mit à trembler et à renifler, à se plaindre qu'elle avait mal au poignet, mal au dos, mal au cou et «oh, mon doux Seigneur», qu'elle était trop ébranlée pour conduire après ce qui s'était passé.

— Est-ce que j'appelle la police? demanda-t-il. Est-ce qu'on doit faire un constat?

Cette idée l'effraya. « Non, non, puisqu'il n'était pas blessé, mais... »

— Mais quoi, madame ?

— Peut-être, peut-être, si c'est pas abuser...

— Peut-être quoi ?

Elle avait peur de reculer la voiture pour la sortir de là. Et si elle allait droit dans le fleuve ? Elle ne savait pas quoi faire.

— O.K., fit-il, O.K.

S'affalant et tirant sur sa pelisse, elle enjambait déjà le levier de vitesses pour lui laisser la place du conducteur.

— Par là, dit-elle, j'habite juste ici...

Elle habitait un des nouveaux immeubles construits entre la rue Notre-Dame et les hangars de la papetière au bord du fleuve. Avec le poids de Jean-Charles, la voiture avait une meilleure prise. Il la sortit de la voie ferrée, évita le banc de neige mouillée laissé par le chasse-neige et la gara devant l'immeuble. En fin de compte, voyant qu'elle avait peur de la descente glacée qui menait au garage souterrain, c'est lui qui rentra la voiture.

— Si je la laisse dehors, elle ne démarrera pas, dit-elle.

Au garage, ils se hissèrent hors de la Renault et se regardèrent par-dessus l'auto.

— Peut-être, je sais pas, moi..., hasarda-t-elle, peut-être... vous aimeriez prendre un bon café chaud... ?

— Après le froid, la pluie, le choc, ça serait pas de refus, dit Jean-Charles, dont l'estomac gargouillait.

Dans l'appartement surchauffé rempli d'objets laqués noirs et blancs, elle alluma des lumières, prit son parka et l'accrocha à un support laqué. Elle secoua son manteau doublé de fourrure, l'ajusta et le boutonna sur un portemanteau en le lissant vers le bas. Puis elle entra dans la cuisine et sortit du congélateur un paquet de café.

— Vous n'êtes pas de la région, cria-t-elle pour couvrir le vrombissement du moulin à café.

Jean-Charles, debout dans le passage entre la cuisine

et la salle à manger, se tourna pour contempler sa silhouette massive dans le miroir sombre des grandes fenêtres. Comment faisaient-ils? Tout le monde disait qu'il n'avait pas d'accent, pourtant elle avait détecté quelque chose, mais quoi?

Elle apporta le café et posa deux tasses sur une petite table près de la fenêtre qui surplombait les hangars.

Au-delà, c'étaient les glaces flottantes, invisibles dans l'obscurité, et plus loin encore, par-dessus l'eau noire, le faible vacillement des lumières de Sainte-Angèle-de-Laval, sur la rive sud.

— Je suis né à Trois-Rivières, dit-il, mais mes parents étaient anglais.

— Comme c'est curieux, répondit-elle. Je m'appelle Clara. Ça a l'air anglais, mais je ne suis pas anglaise. Quel est votre nom?

— Jean-Charles, dit-il, sans ajouter que sa famille l'avait surnommé Chuck, mais que jamais personne d'autre ne l'avait appelé comme ça. À quoi bon expliquer? Il se demanda pourquoi ils s'appelaient par leur prénom.

— Comme ça, vous avez un nom français, reprit-elle. Et vous êtes d'ici, mais moi, non, je viens de Québec.

Jean-Charles mit du sucre et de la crème dans son café. Il prit la tasse et la stabilisa de l'autre main dans la soucoupe. Dès la première gorgée, il trouva le café corsé et très parfumé. Sa chaleur ajoutée à celle de la pièce l'étourdissait presque. Il faisait plus chaud dans cet appartement que dans un bar. Clara regardait sa grosse main, encore bleuie par le froid, avec, sur le côté, une ecchymose rouge sombre qui remontait jusqu'au poignet. Il avait les ongles propres, mais la tasse de porcelaine tremblait entre ses doigts gourds.

— Je travaille ici depuis un an, dit-elle. Pour le ministère des Affaires culturelles. On m'a transférée ici, je ne connaissais personne.

— Vous étiez à cette affaire, dit-il, je vous ai vue à cette cérémonie derrière la bibliothèque.

Elle détourna les yeux.

— Ah oui, le groupe d'écrivains locaux avec le maire. Oui. C'est la Saint-Valentin, vous saviez?

— Oui. Je savais, parce que j'ai reçu une carte aujourd'hui. Mais je sais pas de qui.

— C'est normal. Une carte de la Saint-Valentin doit être anonyme.

Elle le regarda, un peu intriguée, et avala une gorgée de café. Lui fixait le tapis de nylon gris.

— Vous avez de la chance, ajouta-t-elle. Tout ce que j'ai reçu, moi, c'est une carte de l'agent qui me loue l'appartement... et une autre du chef du personnel qui me dit comme il apprécie mon travail.

Jean-Charles ne fit aucun commentaire.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites? demanda-t-elle.

— Rien, dit-il en vidant sa tasse. J'avais un travail dans les Maritimes et quand ç'a été fini, je suis revenu ici.

Il ne lui dit pas qu'il avait travaillé comme conseiller des pêcheurs au chômage, à les orienter vers la coiffure ou la programmation. Il aurait bien voulu savoir comment devenir coiffeur ou programmeur lui-même.

— Vous trouverez quelque chose, dit-elle. Parce que vous êtes chanceux. Vous parlez anglais.

— Ça sert pas à grand-chose à Trois-Rivières, dit-il. Pas bien chanceux non plus.

La tasse de porcelaine brinquebala dans la soucoupe tandis qu'il s'étirait pour la reposer, et il espéra que ce bruit couvrirait ses gargouillements d'estomac. Clara en profita pour poser sa tasse et se lever.

— Écoutez, dit-elle, pourquoi ne restez-vous pas à souper avec moi? Y a pas grand-chose dans le frigidaire, mais je vais me débrouiller, ce sera à la bonne franquette... Après avoir failli vous écraser avec ma voiture... c'est la moindre des choses.

Elle retourna dans sa cuisinette, sortit du congélateur des steaks et des frites qu'elle mit dans le four micro-ondes. Puis elle prépara une salade tout en parlant, à travers l'arche qui reliait les deux pièces, de Trois-Rivières qui était une ville morte. Jean-Charles assis, voûté, à la table à café, continuait à se mirer dans les fenêtres. Il se demandait si elle avait de la bière au frigidaire lorsqu'elle réapparut en lui tendant un verre de scotch avec des glaçons.

— Un petit whisky, comme apéro, pourquoi pas ?

Il accepta et vida son verre sur un fond sonore d'appareils culinaires, ronronnements, déclics, puis il y eut un bruit de bouchon.

— Voilà, lança-t-elle, se dirigeant cette fois vers la grande table laquée noire à l'autre bout de la pièce.

Elle posa deux petits bols d'une soupe crémeuse vert pâle, fumante, saupoudrée d'une épice quelconque. Le couvert était déjà mis, sans qu'il s'en fût rendu compte. Elle alluma des chandelles et lui donna une cuiller à soupe en argent.

— C'est pas croyable, dit-il, merci.

— Ce n'est rien, absolument rien, protesta-t-elle, j'ai juste improvisé avec ce que j'avais sous la main.

Elle lui versa un peu de vin et l'invita à le goûter. Il ne le trouva pas vraiment agréable, plutôt musqué, plat et râpeux.

— Il est peut-être trop froid, dit-elle. J'espère qu'il n'est pas trop froid.

— Je ne sais pas.

— Ça devrait pourtant être une bonne bouteille.

Elle s'en versa un peu et le huma.

Comprenant qu'elle s'attendait à ce qu'il approuve, Jean-Charles fit tourner le liquide dans son verre et la paroi se colora. Il lui dit qu'il était sûr qu'il serait bon quand il serait un peu réchauffé et elle sourit. Elle lui remplit son verre avant de s'asseoir.

— À la Saint-Valentin! lança-t-elle trop vivement, en levant son verre.

Jean-Charles avalait machinalement sa soupe crémeuse à la laitue, sans savoir ce qu'il ingurgitait. Elle lui dit ce que c'était et lui donna la recette.

— Je regrette que ce soit si ordinaire, dit-elle, mais, à vrai dire, je ne reçois jamais. Personne ne vient jamais chez moi. Je suis complètement seule dans cette ville.

— Moi aussi, dit Jean-Charles.

Pendant qu'il mangeait son steak et ses pommes de terre, elle expliqua qu'elle n'avait pas prévu de venir à Trois-Rivières, qu'elle avait espéré être envoyée à la Délégation générale du Québec à Paris, mais que son contact l'avait laissée tomber.

— C'était mon ancien *chum*, confessa-t-elle en se réservant du vin.

Elle avait cru qu'ils étaient encore bons amis, mais, apparemment, ce n'était pas le cas.

— Vous auriez peut-être dû lui envoyer une carte de la Saint-Valentin, dit Jean-Charles.

— C'est peut-être lui qui aurait dû m'en envoyer une, répondit-elle en remplissant le verre de Jean-Charles une autre fois.

— Ce que je veux savoir, dit Jean-Charles, c'est qui m'a envoyé cette carte. Qui a mon adresse, voilà ce que je veux savoir.

— Vous le saurez peut-être jamais. Mais les hommes sont si chanceux. C'est facile pour vous autres, les hommes... Vous pouvez toujours vous trouver une autre blonde, c'est pas les femmes seules qui manquent. C'est pas la même chose pour nous, vous savez. Je reçois jamais de téléphones, personne m'invite jamais nulle part.

Ses pupilles s'assombrirent et ses lèvres tremblèrent un peu.

— J'ai essayé, vous savez, dit-elle. J'ai vraiment es-

sayé, quand je suis arrivée dans cette petite ville pourrie. J'ai invité des collègues, j'ai donné des soupers, mais personne m'a jamais rendu mes invitations. Qu'est-ce que j'ai qui va pas ?

Elle le fixait d'un air accusateur.

— Je sais pas, dit Jean-Charles.

— Y a absolument rien à faire ici le soir pour une femme seule. Tout ce que je fais, c'est aller au travail, revenir à la maison, regarder la télévision, me lever le matin et retourner au travail.

— J'aimerais bien faire ça, moi. J'aimerais bien avoir un travail. J'aimerais avoir une télé.

Titubant légèrement, elle se leva pour aller dans la cuisine et revint avec une salade qui sentait l'ail, et une deuxième bouteille de vin, ainsi que le tire-bouchon, qu'elle lui tendit. Pendant qu'il ouvrait la bouteille, elle ramassa les assiettes à steak et les emporta. Il regarda ses jambes. Elle était rondelette, mais elle avait les jambes fuselées, les chevilles fines et des petits pieds pointus.

Elle se rassit. S'appuyant sur le coin de la table, elle lui servit de la salade avec des gestes brusques et lui éclaboussa le poignet de vinaigrette. Puis elle tendit son verre pour avoir encore du vin.

— On ne devrait pas boire de vin comme ça avec la salade, dit-elle, mais qu'est-ce que ça peut faire ? Il est tellement bon. Mon ancien copain me l'a rapporté de France. Alors, c'est lui qui paie la tournée. Ici, au Québec, ce vin-là coûte trente dollars la bouteille, mais on fait bien de le boire, de fêter, hein ? On a déjà eu notre accident de voiture aujourd'hui, pas vrai ?

Jean-Charles s'en reversa aussi. Il ne savait plus trop combien il en avait bu, mais plus il en buvait, plus il le trouvait bon. Indifférent aux considérations gastronomiques, il termina sa salade en trois bouchées.

— Vous aviez très faim, dit-elle.

— Oui.

—Y a rien comme dessert, j'ai jamais rien de ce genre dans la maison. Mais je crois qu'il reste du marc de Bourgogne.

Elle se pencha davantage vers lui par-dessus le coin de la table.

Jean-Charles était saoul, autant à cause de la nourriture que de la chaleur et de l'alcool, et il se rendait compte qu'elle était encore plus saoule que lui. Elle dégageait une odeur de cuisine et de vin musqué. Sa tête ballottait et elle avait un œil qui partait à la dérive. Fasciné, il fixait cette divergence du regard, lorsque le coude de la femme glissa de la table. Elle perdit l'équilibre, mais il la rattrapa au vol puis, changeant d'avis, la jeta par terre et se laissa tomber sur elle.

Il avait oublié que le corps des femmes était si léger. Presque aussi grande que lui, et bien en chair, elle avait l'air forte et solide, mais maintenant qu'elle se débattait, elle ne paraissait pas peser plus lourd qu'un traversin de plumes. Une peluche remplie de guimauve. Le vin et la chaleur, la viande rouge et son odeur à elle remplissaient la tête de Jean-Charles d'une brume rousse et ses oreilles d'une sonnerie de cuivres. Au milieu de tout cela, il entendit de nouveau les oiseaux tropicaux, puis les cris perçants qui sortaient de la Renault, pour s'apercevoir en fin de compte que la femme criait sous lui et tentait de le repousser.

D'accord, d'accord ! Il eut l'impression qu'elle lui égratignait le visage. Ça ne devait pas être correct, ce qu'il faisait. C'était illégal. Il se déplaça sur le côté, la regarda et se releva.

— Excusez-moi, excusez-moi, dit-il. Je me suis oublié.

— Va-t'en, va-t'en, va-t'en ! Fous le camp et reviens plus jamais !

Pelotonnée sur le plancher, elle hurlait, pétrifiée, les yeux revenus dans l'axe, hagards.

Il s'en alla à reculons. Les hurlements lui martelaient

la tête et son cœur enclencha une vitesse inférieure, plus pesante, plus lente. Il mit son parka et ses bottes. Avait-il une tuque ou des gants? Peut-être que non. En tout cas, il avait déjà franchi la porte et s'éloignait dans le couloir, poursuivi par les cris.

Il était tard maintenant, il ne savait pas exactement quelle heure, sûrement passé minuit, et il se retrouvait dans la rue. *Un regard de toi, dénué de mépris.* Les égratignures au visage lui faisaient mal et il prit peur. Est-ce qu'elle allait appeler la police? Quand la voiture s'arrêterait à côté de lui, les égratignures le désigneraient comme le violeur en puissance. Bon, pensa-t-il, j'avouerai tout, n'importe quoi. Qu'ils m'arrêtent. Pourquoi pas? De toute façon, qu'est-ce que j'ai à faire demain, ou après-demain, ou plus tard?

Aucune voiture de police ne vint. La ville était absolument silencieuse. La pluie verglaçante avait cessé, et pourtant rien ne bougeait, parce qu'il était presque impossible de bouger sans glisser. Lentement, il se dirigea vers le nord et traversa la rue Notre-Dame, traînant les pieds et manquant de tomber. Son genou commençait à se raidir et lui faisait de plus en plus mal. Sa main blessée élançait aussi; il l'enfonça plus profond dans sa poche. Comme il n'y avait aucune circulation, personne en vue, il gagna le milieu de la rue, traînant la jambe, et marcha sur la chaussée, comme avant l'accident. C'était la seule façon d'avancer. Il recommençait à faire froid. La glace était comme du métal.

À côté du Centre culturel, il regarda le monument au poète inconnu. Où était passée la gerbe de fleurs que le maire avait déposée? Elle avait disparu. Quelqu'un avait dû la faucher et avait bien fait, au lieu de la laisser geler. Mais quand Jean-Charles leva les yeux vers la superstructure de métal, il l'aperçut. En réalité, ce n'était pas une gerbe, c'était une plante en pot, une misérable fougère flanquée avec autre chose dans un pot de plastique

muni d'un crochet. L'employé municipal qui avait déblayé le passage avait dû revenir avec une échelle après la cérémonie. Il avait grimpé pour accrocher le pot tout en haut, à un des tuyaux de la sculpture, hors de portée des maraudeurs, et maintenant la plante était suspendue à l'intérieur d'un cube vide, collée au métal, morte. Jean-Charles se rappela la Corriveau, suspendue dans une cage de fer, à la croisée des chemins, pour avoir empoisonné son mari.

Et il n'y avait pas de poèmes, sauf sur la carte de la Saint-Valentin, au fond de sa poche. Il la sortit et la tendit vers un lampadaire pour lire la fin.

*Pour raviver l'espoir – encore à venir –
Du jour où je pourrai t'appeler mien
Et t'aimer à la folie, mon Valentin.*

Il la froissa et la laissa tomber au pied du monument de métal. Aucun poète anonyme n'était enterré là-dessous, ni le moindre poème, il n'y avait que la plante assassinée suspendue là-haut. Il ne saurait jamais qui lui avait envoyé ça. Une carte de la Saint-Valentin doit être anonyme, c'était tout ce qu'il avait appris d'elle. Et c'était partout la guerre. Quant au poète inconnu, il l'était parce qu'on l'avait piétiné dans la boue des mots. Peut-être plus subtil qu'il n'en avait l'air, le maire avait au moins choisi le seul jour logique pour l'honorer.

Les oreilles brûlantes de froid et la main endolorie enfouie dans sa poche, Jean-Charles traversa la rue Notre-Dame et monta en boitant la rue des Volontaires. Elle avait parlé de dessert. Qu'est-ce que ça pouvait bien être, le marc de Bourgogne? Il était presque arrivé chez lui. Peut-être que la police viendrait le chercher le lendemain. La femme pourrait sûrement retrouver sa trace. Mais est-ce qu'elle s'en donnerait la peine? Ce qu'il avait fait, était-ce si grave? Devant la porte de l'immeuble, il

s'arrêta pour chercher la clé dans sa poche de pantalon et entendit un bruit. Alors il sut qu'il y avait quelqu'un d'autre dehors, dans le froid. Il n'était pas tout à fait seul: il entendait, par-delà les toits, un bruit de grattoir. Un bruit intime et familier. Dans la ruelle en arrière, un conducteur noctambule essayait patiemment de percer la carapace de glace qui emprisonnait sa voiture. Cric, cric. *Pour raviver l'espoir, encore à venir.* Distinctement, à travers l'obscurité glaciale, il percevait le petit bruit opiniâtre, comme un signe d'espoir.

Traduit de l'anglais par Dominique Issenhuth